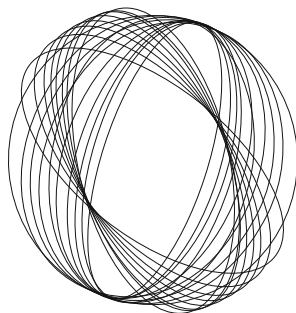


DU MONDE ENTIER

ARNO GEIGER

LE GRAND ROYAUME DES OMBRES

ROMAN
TRADUIT DE L'ALLEMAND (AUTRICHE)
PAR OLIVIER LE LAY



nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

TOUT VA BIEN

LE VIEUX ROI EN SON EXIL

TOUT SUR SALLY

AUTO PORTRAIT À L'HIPPOTAME

Du monde entier

ARNO GEIGER

LE GRAND
ROYAUME
DES OMBRES

roman

*Traduit de l'allemand (Autriche)
par Olivier Le Lay*

nrf

GALLIMARD

La traduction de cet ouvrage a bénéficié d'une subvention du Goethe-Institut



Titre original :

UNTER DER DRACHENWAND

© Carl Hanser Verlag, Munich, 2018.

© Éditions Gallimard, 2019, pour la traduction française.

DANS LE CIEL, TOUT LÀ-HAUT

Dans le ciel, tout là-haut, j'ai vu passer des nuages, et j'ai compris que j'avais survécu. / Un peu plus tard, j'ai constaté que je voyais double. J'étais perclus de douleurs. Le lendemain, j'avais une inflammation de la plèvre, dont je me suis heureusement bien remis. Mais je continuais à voir double de l'œil droit et j'avais perdu le sens de l'odorat.

Ainsi donc la guerre, une fois encore, s'était contentée de me coucher sur le flanc. Dans les premiers instants, il m'a semblé que je venais d'être avalé par ce vacarme de tonnerre, absorbé par cette steppe qui engloutissait tout, par l'un de ces fleuves qui engloutissaient tout, dans ce méandre du Dniepr où les eaux décrivent une courbe grossière. Sous ma clavicule droite le sang coulait à gros bouillons étincelants, j'y ai porté le regard, le cœur est une pompe à toute épreuve, à ceci près qu'elle ne faisait plus circuler harmonieusement le sang dans mon corps, mais le refoulait hors de moi, boum, boum. En proie à une frayeur mortelle, j'ai rejoint à toutes jambes l'officier du service de santé, qui a appliqué sur la plaie un tampon d'ouate et m'a confectionné un bandage de fortune. Je l'ai regardé faire, je n'en revenais pas de respirer encore. / Un éclat de grenade m'avait meurtri la joue droite, sans qu'il y parût trop, un deuxième s'était fiché en haut de ma cuisse droite et me mettait au supplice, un troisième avait dû tou-

cher une artère au-dessous de la clavicule ; ma chemise, ma vareuse et mon pantalon étaient imbibés de sang.

La sensation d'avoir survécu est indescriptible et rien ne saurait lui être comparé. Quand je n'étais encore qu'un enfant, je me disais : Quand je serai grand. Et aujourd'hui : Si je survis. / Rester en vie n'est-il pas ce que nous pouvons souhaiter de mieux ?

Cela s'est passé dans une région où nous étions déjà cantonnés deux ans plus tôt, exactement au même endroit et à la même période de l'année. J'ai gardé de cette contrée un vif souvenir, aussi je l'ai reconnue tout de suite ; les campagnes, les chemins, rien n'avait changé. J'entends par là que les voies étaient toujours aussi raboteuses. Nous baraquions à la lisière d'un village en ruine, la plupart du temps sous le feu nourri de l'ennemi. Les nuits étaient déjà si froides que l'eau gelait dans nos baquets. Des croûtes de glace s'étaient également formées sur les tentes du campement. / Notre retraite s'est opérée sous un véritable déluge de feu, un spectacle terrible à voir. Et pour l'esprit une amère désillusion. Toutes les meules de foin étaient embrasées, les kolkhozes ravagés par les flammes, seules les maisons restaient à peu près debout, et encore. Nous étions censés évacuer vers l'arrière les populations civiles, mais nous n'y serons parvenus qu'à demi, la plupart des villageois refusaient tout net de partir, il leur était indifférent d'être passés par les armes, l'essentiel était de rester chez soi.

Et la guerre a repris son cours, pour les uns en première ligne, pour les autres vers l'arrière, mais toujours avec la même rage aveugle et folle.

Le jour même où j'ai contracté cette blessure, un fourgon sanitaire m'emportait. Si l'état-major n'avait pas détaché un imposant camion pour nous ouvrir la voie, nous serions restés embourbés aux portes du village. Nous avons rejoint tant bien que mal le poste de secours principal, où l'on a sommairement recousu ma plaie. J'ai regardé l'infirmier me faire

les sutures, en proie une fois encore au plus profond étonnement. / Je ne m'étais pas changé depuis fin octobre. Je marinai depuis près d'un mois dans les mêmes frusques, ma chemise était littéralement noire de crasse à l'instant où on me l'a ôtée.

J'ai vu un médecin briser net cinq allumettes avant de parvenir à s'allumer une cigarette. Il est resté là penaud, tête basse, avant qu'enfin une infirmière de la Croix-Rouge ne s'approche de lui et ne lui arrache des mains les allumettes. Après avoir tiré deux bouffées qu'il a retenues longuement dans ses poumons, les yeux clos, il a lâché quelques bribes de phrases puis s'en est allé d'un pas titubant parmi les malades ensanglantés.

Deux jours plus tard, nous reprenions la route. En chemin, il s'en est fallu de peu que notre guimbarde ne fasse un tonneau ; nous avons versé dans un fossé qui s'était dérobé à la vue jusqu'au dernier instant. Quand les camarades ont enfin dégagé le fourgon du fossé, la voie était coupée devant et derrière nous. De fortes chutes de neige s'étaient abattues sur la région. Il nous aura fallu la matinée entière pour parcourir neuf kilomètres, car nous avons dû déblayer le chemin à la pelle. Au moins était-il un peu plus praticable après notre passage. Mais je sentais toutes les côtes de ma pauvre carcasse. / Le pire nous attendait encore sur la grand-route : à six reprises, nous avons été contraints de nous mettre à couvert pour échapper aux avions qui faisaient feu sur nous avec leurs armes de bord. À cause d'un mouvement trop brusque, ma blessure en haut de la cuisse s'est rouverte. / En gare de Dolynska, nous avons essuyé trois raids aériens en l'espace d'une heure ; je m'estime heureux d'en avoir réchappé.

Dans notre wagon, à Dolynska, on nous jetait à pleines poignées du chocolat et des bonbons acidulés. Il en va toujours ainsi : quand les troupes battent en retraite, on s'empresse de vider les magasins militaires pour qu'ils ne tombent pas entre les mains des Soviétiques. Les bonbons et les carrés de choco-

lat sont le seul bénéfice que nous tirions de la guerre, nous autres soldats ; le reste n'est qu'une suite d'atrocités.

La cuisse enveloppée d'un nouveau bandage, j'ai pris place à bord d'un convoi de blessés. La circulation ferroviaire était si dense que notre train s'arrêtait sans cesse en rase campagne. Il nous aura fallu cinq jours pour rallier Prague, et deux journées supplémentaires avant d'arriver dans la Sarre. / On a peine à imaginer qu'on puisse être entraîné ainsi de l'Est aux ultimes confins de l'Ouest, mais cela prouve une fois encore que l'étendue de notre « Grande Allemagne » est bien modeste. / Pour que le gel ne se mette pas dans les plaies, on avait installé dans notre wagon un vieux poêle de tranchée. J'avais retrouvé le sens de l'odorat. Dans la chaleur, l'odeur nauséabonde des plaies purulentes et de l'iodoforme agissait sur moi comme un anesthésique, j'oscillais constamment entre une parfaite lucidité et une morne torpeur. Dormir, dormir, dormir. – Mes douleurs ? L'infirmier militaire m'a dit de serrer les dents, la morphine étant réservée aux cas graves. Il faut en conclure que je n'en fais pas partie. C'est déjà ça. En outre nous faisons route vers l'ouest. Les souffrances en deviennent plus supportables. / Certains des soldats blessés de mon wagon ne tarderont assurément pas à se retrouver de nouveau en première ligne. Pendant le trajet vers l'ouest, leur joie était si vive qu'ils s'en sont instantanément trouvés mieux. Ce qui était naturellement une erreur. / Puis de nouveau la sensation que tout gronde, tonne et vrombit dans ma tête. Et je me suis laissé lentement envahir une fois encore par une sorte d'hébétude.

Les gémissements, les plaintes, l'odeur des plaies rafistolées à la va-vite, le remugle des corps crasseux. Tout cela se concentre pour former à mes yeux l'essence même de la guerre. Je me suis efforcé de dormir le plus longtemps possible. Dans le wagon presque tous les soldats fumaient. Ceux qui n'étaient pas en état de tenir leur cigarette se faisaient aider par le voisin. Je souffrais d'un lancinant mal de tête

que j'imputais à l'odeur pestilentielle et à l'épaisse fumée de tabac. Tout comme le médecin du poste de secours principal, je retenais longuement la fumée dans mes poumons.

Et chacun d'entre nous ou presque s'efforçait de placer sa petite histoire. Qui sait, si nous parvenons à raconter la nôtre, peut-être connaîtra-t-elle un prolongement.

Nous voici désormais dans la Sarre, le nom à soi seul est évocateur, la région ne passe pas pour particulièrement riante. Le paysage n'est cependant pas sans agrément, si on sait fermer les yeux sur la suie des charbonnages. L'hôpital militaire où je me trouve était autrefois un foyer pour enfants, il fut fondé dit-on par l'un des propriétaires des mines de houille, la voie d'accès est semée de petits cailloux blancs, ce qui s'accorde assez mal avec une contrée d'un noir fuligineux. L'édifice est entouré d'un parc planté d'arbres exotiques et d'arbustes taillés au cordeau, et qu'ornent des statues d'inspiration antique et d'autres excentricités du même acabit. L'intérieur de la bâtisse est sobrement aménagé en hôpital militaire, lits blancs et matelas à ressorts. / Après tout ce temps passé sur le front, l'hôpital militaire fait figure à mes yeux de septième ciel. Comme il est étrange de se dire que je suis allongé ici, encore à peu près intact, tandis que des femmes vêtues de blouses d'un blanc étincelant me servent du vrai café, que deux camarades d'infortune disputent une partie de cartes et qu'un carillon d'église retentit dans le lointain. Les premiers draps blancs depuis plus d'un an. Comme c'est étrange.

J'aime ces instants où l'infirmière sort de sa boîte la seringue enveloppée dans un peu de ouate blanche. « Détendez-vous, me dit-elle. Imaginez que ce n'est pas vous qui souffrez. » / Tout à l'heure un médecin est passé. Il n'a pas fait grand cas de ma personne et m'a annoncé qu'un collègue prendrait la relève dès le lendemain. Cela m'est égal. / Comme il est doux de sentir de nouveau sur ma peau le contact de mains propres. / Un jour où j'avais eu le privilège de quitter

pendant quelques heures la ligne de front, au sud de la Russie, pour rejoindre la roulante, j'avais éprouvé la même sensation qu'en cet instant : quand j'ai aperçu les verres et les fleurs des jardins sur les tables dressées, j'ai dû me frotter les yeux pour y croire.

Après mon arrivée, aux environs de neuf heures du matin, ils m'ont installé pour la journée entière dans un renfoncement du couloir, derrière un rideau blanc. Il régnait là un froid glacial. Un peu plus tard, un médecin s'est arrêté à mon chevet et m'a examiné. À la tombée du soir, un lit s'est libéré dans la grande salle de l'hôpital et l'on m'y a transporté. Entre-temps, on avait déjà procédé à plusieurs analyses sanguines, et l'on m'a fait le lendemain des radios des poumons et d'autres prélèvements de sang encore. Les nuits qui ont suivi, pour la première fois depuis longtemps, j'ai pu dormir à peu près correctement. Il ne faisait ni froid ni humide, pas de brins de paille dans la bouche, pas de mouches à me bombiller dans le nez.

Les interventions au niveau de la cuisse et de la clavicule ont eu lieu le 2 décembre. Après la piqûre, je me suis senti mal, tout s'est mis à tourner autour de moi, les lits de la salle commune flottaient comme autant de petites embarcations à voile sur un lac. Il ne manquait plus que les palmiers. J'ai commencé à entendre des voix et j'ai senti que je prenais congé de moi-même. Je me répétais mon nom en pensée, inlassablement, je me disais qu'aussi longtemps que je le savais encore, ma conscience ne s'était pas éteinte : *Veit Kolbe... Veit Kolbe... Veit Kolbe...* Enfin j'ai vu une infirmière coiffée d'une cornette blanche se pencher sur moi. Un instant plus tard, je n'étais déjà plus là.

Les sœurs qui officient ici étaient déjà présentes du temps du foyer pour enfants, ce sont des femmes d'un certain âge vêtues de longues robes. Je ne suis malheureusement plus un enfant. Lorsque j'ai emprunté pour la première fois un miroir de poche à mon voisin pour me raser dans mon lit, j'ai sur-

sauté à la vue de mon visage ravagé, accablé de fatigue. / Je ne m'étais plus rasé depuis une trentaine de jours, depuis Khar-kiv, Taganrog, Voronej, Jytomyr, mes souvenirs se perdent, je ressemblais à un membre d'équipage de sous-marin qui s'en reviendrait d'un voyage au long cours, une mine épouvantable. Et j'ai dû emprunter le nécessaire de rasage de mon voisin. Mon paquetage était resté aux mains des Russes, j'étais dépouillé de tout.

Il est angoissant de voir à quelle vitesse le temps peut passer. Je me vois vieillir tout crûment, mon visage accuse l'usure du temps. Seule la guerre reste éternellement la même. Il n'y a plus de saisons, plus d'offensive d'été, de trêve hivernale, plus rien que la guerre, perpétuelle, sans variation aucune, à moins qu'on ne tienne pour une variation le fait que la guerre n'élise plus de nouveaux champs de bataille, mais se replie sur les anciens. La guerre revient toujours sur ses pas.

Mes chers parents, je vais écrire à mon régiment pour qu'on me fasse parvenir à mon adresse viennoise la solde des trois derniers mois et mes effets personnels. Je crains toutefois que notre train d'équipage ne soit tombé entre les mains de l'ennemi, aussi est-il peu probable que je puisse récupérer mes affaires. Je vous prierais donc d'avoir la bonté de me faire parvenir au plus vite un peu d'argent, du papier à lettres, mon rasoir de rechange, une brosse à dents et du dentifrice. L'intendance de l'hôpital m'a déjà procuré du linge propre. / Je vais sûrement bénéficier d'un congé de convalescence, ainsi j'aurai le loisir de tout vous raconter.

On voit circuler ici de toutes jeunes filles, seize, dix-sept ans peut-être, j'ai toutes les peines à croire qu'elles aient suivi au préalable une formation, elles ne sont même pas capables de prendre correctement votre pouls.

J'aime cette odeur de propre qui me rappelle le sanatorium où Hilde séjournait. Mais au sana il ne faisait pas aussi chaud qu'ici. Pour d'insondables raisons, les médecins espé-

raient en ce temps-là que le froid serait en mesure de guérir les poitrinaires. / Il m'est arrivé d'y repenser souvent quand les après-midi n'en finissaient pas. Je ne sais pas si cela tient aux médicaments, mais durant quelques jours j'ai porté sur les choses un regard bien plus intense. Hélas, un simple mouvement du cou suffit à me provoquer des maux de tête, et j'entends les battements de mon cœur dans mon oreille droite.

On m'a d'abord annoncé que le tympan était endommagé, et qu'il était plus avisé de ne pas trop y toucher. Puis il est apparu que je souffrais d'une fracture de la mâchoire. J'avais une perte de sensibilité au niveau de la joue droite ; à l'examen, la percussion des dents rendait un son caverneux, le timbre en était changé. Pour l'observation de la mâchoire, j'ai été contraint de me dévêtir entièrement. Il faut donc croire que c'est absolument nécessaire en pareil cas. On a parfois l'impression d'être chez les fous. Mais les dents par chance n'avaient pas noirci, aussi avait-on bon espoir qu'elles n'étaient pas dévitalisées. Ma joue droite était très enflée, la moindre pression m'occasionnait des douleurs. / Tous les jours, on traitait ma joue meurtrie aux ondes courtes, afin de résorber censément l'abcès et de stimuler peut-être le nerf endommagé. On m'a aussi traité quotidiennement aux rayons ultraviolets. Mes maux de tête n'en furent pas atténués pour autant. / La blessure située en haut de la cuisse droite ne guérissait elle aussi qu'avec lenteur, elle suppurait abondamment, tous les matins le bandage était d'un jaune verdâtre et répandait une odeur nauséabonde. Je n'arrivais pas à plier correctement le genou ; ils m'ont assuré que cela se tasserait rapidement une fois que la plaie aurait cicatrisé. Mais il allait falloir d'abord procéder à plusieurs exérèses, car une protubérance de chair s'était formée au cœur de l'entaille ouverte par la grenade, provoquant un renflement au-dessus de la cuisse, sans que l'épiderme se répare. Si l'on ne traitait pas la plaie, m'a expliqué le médecin, il allait se former une croûte qui ressemblerait bientôt à une grosse verrue noire.

Aussi fallait-il exciser la chair bourgeonnante pour que l'épiderme pût se reconstituer. / Tous les deux ou trois jours, le médecin est repassé pour voir comment évoluait la blessure, puis il a procédé à l'ablation de l'excédent de chair, sur quoi la plaie s'est remise à couler.

La blessure que je présentais au-dessous de la clavicule droite me préoccupait bien moins. Dans les premiers moments, j'avais pourtant cru qu'elle me serait fatale, mais c'est elle qui mit le moins de temps à guérir.

Ainsi la chance n'est jamais qu'affaire de circonstances. Mon aide-conducteur avait été tué par la grenade qui s'était contentée de me blesser. Je déplorais sa mort ; mais je dois à la vérité de dire que j'éprouvais aussi à cette pensée un certain soulagement. Le malheur des autres met tout particulièrement en lumière la chance qui fut la nôtre.

Un dimanche, tous les blessés de l'hôpital militaire se sont vus gratifiés de quatre cigarettes : l'une de la part du F., l'autre de la part de Keitel, et ainsi de suite. Je les ai offertes à qui les voulait, car je n'accordais aucun prix à des cigarettes provenant du F. et de Keitel. J'ai été également décoré de l'insigne des blessés, en reconnaissance du malheur qui m'a frappé. Quatre années de guerre, de tourments et de peine ; j'ai conduit mon camion, un Citroën, de Vienne aux bords de la Volga, avant de me replier sur les rives du Dniepr. Je ne compte plus les ressorts d'amortisseur cassés, les ruptures d'essieu, les arbres de transmission et pivots de direction endommagés, les alternateurs en berne, les tambours de frein, conduites d'essence, pompes à essence, filtres à huile et démarreurs gelés, les heures et les heures passées sous le véhicule au fort de l'hiver, les mains perpétuellement sèches et crevassées par le froid dévorant et par l'essence. Il suffisait que je me cogne quelque part pour que ma peau s'en aille en lambeaux. La robustesse du camion Citroën n'équivalait au fond qu'à ma propre capacité de résistance, et jamais encore on ne m'avait témoigné la moindre reconnaissance. Or voici qu'on me faisait la grâce

d'une médaille, parce que je m'étais trouvé au mauvais endroit au mauvais moment. Une décoration pour trois secondes de malchance et pour me récompenser de n'avoir pas claqué. J'ai reçu cette distinction en affectant le calme le plus parfait, puis je l'ai retirée sitôt que j'ai été rendu à ma solitude.

Un garçon boulanger de la ville, chargé de nous ravitailler quotidiennement en pain frais, nous a raconté que l'hôpital militaire avait également été par le passé un établissement de soins. Et, n'esquissant l'essentiel qu'à demi-mot, mais sur le ton parfaitement détendu de l'homme du pays, il a ajouté que l'hospice avait été vidé de ses occupants quelques années plus tôt, ce qui avait eu pour effet de libérer de l'espace pour un hôpital militaire. En temps de guerre il faut des lits. Et les paisibles dormeurs qui nous avaient précédés devaient désormais dormir au ciel. Le garçon boulanger nous glissa également qu'il tenait de la bouche d'un collègue, lequel était en charge de l'approvisionnement en pain d'une autre maison de santé, qu'on transportait là-bas des patients par wagons entiers, mais que les besoins quotidiens en pain n'en avaient pas pour autant augmenté.

Rien ne vaut les séjours en hôpital militaire ; on y croise des hommes issus de toutes les armes, ainsi que du personnel de l'arrière. Le capitaine qui occupe le lit voisin du mien m'a raconté des épisodes de son séjour à Varsovie, autant d'événements qui nous auraient paru inconcevables par le passé, des exécutions de civils en pleine rue.

Ledit capitaine venait d'être amputé du bras droit, il avait le teint aussi jaune qu'un Chinois et son régime alimentaire ne lui donnait droit qu'à de la semoule au lait. Après m'avoir fait le récit des exécutions sommaires, il m'a dit : « J'ai fait un serment : une fois que mon moignon ressemblera à peu près à quelque chose, j'ai l'intention d'entreprendre un pèlerinage à Altötting. Voudrais-tu m'accompagner ? Mais oui, tiens, allons-y tous les deux ! » / J'ai haussé les sourcils ; je m'entendais bien avec lui, comme du reste avec tous les autres,

nous ne tenions pas de longues conversations, c'était encore la meilleure méthode. Mais entreprendre ensemble un pèlerinage à Altötting ? / « Mais oui, parbleu, allons-y ensemble », insista-t-il. / Compte là-dessus et bois de l'eau, ai-je songé à part moi.

Puis il a fait une perforation gastrique. Peu avant le dîner, il fut pris de violentes douleurs, la nuit venue il s'est soudain mis à pousser des cris déchirants, et à partir de minuit une hémorragie s'est déclarée ; ça lui sortait de partout, de devant, de derrière, par la bouche. Les sœurs se relayaient à son chevet, au petit matin il avait le gris de la mort sur le visage, là-dessus ils ont décidé de l'opérer ; il se murmure qu'on lui a transfusé quatorze poches de sang. Les jours qui ont suivi, dès les premières heures de la matinée, les médecins lui examinaient l'œil gauche pour voir combien de temps il lui restait encore à vivre. Les sœurs lui faisaient certes encore sa toilette, mais pour le reste elles avaient baissé pavillon. / Un soldat dont la tête est enveloppée d'un épais bandage m'a dit : « Je n'arrive pas à être vraiment triste quand un camarade meurt, après tout il a connu son épreuve du feu, le but est atteint, le voilà qui entre dans le royaume des joies impérissables. S'il est voué à l'enfer, alors il est juste qu'il meure, car ainsi ses infamies prendront fin. Elles n'auraient fait qu'ajouter à ses tourments éternels. » / Sous les bandelettes qui lui emmaillotaient la tête, il a continué à parler d'abondance, je ne l'écoutais déjà plus et songeais aux cinq années que je venais de perdre, en y incluant le temps du service militaire lors de la dernière année de paix – des années qui s'étaient faites toujours plus sombres, toujours plus denses, s'étaient ramassées en autant de boules qui n'en finissaient pas de rouler. Et je me suis dit qu'il y avait bien assez longtemps que j'étais soldat, et que je voulais rentrer chez moi avant de perdre complètement la tête. Je n'aspirais qu'à m'en aller de là au plus vite, la vue des malades m'inspirait soudain de la terreur.

J'ai connu alors en une seule journée tous les bonheurs :

j'ai pu me lever, me rendre pour la première fois aux toilettes sans l'aide de personne, en m'appuyant il est vrai sur des béquilles. J'ai même réussi à pousser jusqu'au bureau de compagnie, où j'ai rédigé une demande de transfert dans un hôpital militaire viennois. Ils m'ont dit qu'ils consentiraient à me laisser rentrer dans mes pénates si je trouvais à Vienne un médecin capable de traiter ma blessure à la cuisse au nitrate d'argent. / Tandis que je me tenais dans le bureau de compagnie, on avait pris soin de refaire mon lit, je m'y suis installé et j'ai écrit une lettre à mes parents pour leur dire que je serais bientôt de retour, que je me sentais certes encore faible et fatigué, mais que je n'étais pas mécontent d'échapper au front russe pour quelque temps ; chacun ou presque en rapportait quelque infirmité.

Le capitaine qui occupe le lit voisin remontait peu à peu la pente. On ne devait plus l'aider pour boire et il parvenait à se dresser sur son séant dans son lit le temps de quelques heures. J'en avais cependant assez de cette chambre, de ces journées passées à bayer aux corneilles, des mots d'esprit des médecins, qui nous assuraient qu'ils ne tarderaient pas à remettre d'aplomb les robustes gaillards que nous étions. En raison d'une anomalie qui m'est propre, je me défie de toutes ces formules faussement enjouées. / Je me suis muni d'un uniforme, j'ai attrapé une paire de bottes, elles ne m'allaient pas trop mal, bien que le cuir en fût particulièrement rigide. Tout recommence – et d'ici à ce que l'uniforme soit de nouveau usé, deux années encore se seront écoulées, et il n'y aura plus dans ces nippes qu'un homme à l'esprit ravagé ou un cadavre au fond des charniers de Russie. / Il ne fallait pas compter en tout cas sur une démobilisation.

Le jour de mon départ, je me suis rendu au village, au Foyer du soldat, pour m'y empiffrer de sandwiches au fromage et boire une bière. Appuyé sur mes béquilles grinçantes, j'ai déambulé dans la petite bourgade, en quête de quelques pommes à acheter. Sans carte de rationnement, je

ne pus cependant pas en obtenir. Le hasard voulut enfin que je pénètre dans une boutique où l'on refusa également de me vendre des fruits. J'ai rajusté mon bandage à la cuisse droite, qui avait une fois encore glissé. C'est alors que la marchande m'a dit qu'elle avait acheté un kilo de pommes pour sa consommation personnelle et consentait à me les céder. Je me suis retrouvé un peu plus tard dans une petite rue latérale, à partager mes pommes avec un autre soldat blessé, quand soudain un gamin s'est porté à notre hauteur et nous a tendu deux belles pommes encore. Son père nous avait observés depuis sa fenêtre, nous avions sans doute l'air de nous régaler, aussi nous avait-il envoyé son gosse. / J'emporte donc un bon souvenir de la ville de Lebach-Neunkirchen-Homburg-Merzig. / Lors de ma première sortie, je n'ai éprouvé à peu près aucune douleur, je ressentais certes quelques élancements au niveau de la cuisse, mais enfin rien de sérieux, la seule chose qui me préoccupait était ce bandage qui ne cessait de glisser. Je n'allais cependant pas tarder à être apte à rentrer au pays.

À ma grande surprise, mon départ fut différé de deux jours. On ne sait quels bonzes ayant annoncé leur venue, l'hôpital militaire fut métamorphosé du jour au lendemain en hôpital modèle ; entendez par là que les soldats blessés firent l'objet de soins moins constants, toutes les infirmières étant occupées à laver les sols, faire les poussières, mettre de l'ordre dans les locaux, et même les secrétaires du bureau de compagnie n'avaient plus une minute à eux et prenaient du retard dans la délivrance des bulletins de sortie. On s'affairait en tous sens pour que l'hôpital fût absolument rutilant. Le jour de la visite, nous eûmes droit à un repas particulièrement élaboré. Il fallut par la suite rogner sur tout, et pendant plusieurs jours les malades furent réduits aux betteraves cuites et aux pommes de terre à l'eau. Par chance tout cela ne me concernait déjà plus, j'avais d'autres raisons de me ronger les sangs.

C'est ainsi que j'ai quitté la petite ville de Sarre aux murs

noirs de suie. Les médecins m'avaient administré pour viatique un médicament qui se diffusait dans tout mon corps, j'étais encore complètement apathique lorsque le train fut arrêté en gare de Kaiserslautern par une alerte aérienne. Il ne tarda cependant pas à repartir ; une chance tout bien pesé, car je pouvais apercevoir au loin des bombardiers britanniques qui lâchaient déjà quelques bombes. Des incendies de forêt avaient également ravagé les environs. De mon compartiment, j'ai entendu des brigades de pompiers filer sur les lieux du sinistre.

C'est avec lenteur, une lenteur infinie, que notre train progressa vers Francfort. Gare centrale... rien. À demi hébété, j'ai tendu mon sac à dos à un gamin qui passait par là et j'ai été bien content qu'il me guide jusqu'à l'asile de nuit en échange d'un peu de pain prélevé sur mes vivres de route. Tous les lits y étaient occupés. Dans un hôtel situé à deux pas, on m'a donné une chambre double. J'avais la plante des pieds en feu, la peau esquinée par la tige rigide des bottes. Après avoir brièvement cassé la croûte d'un sandwich au saucisson arrosé de café noir, je me suis affalé sur un canapé, fourbu, l'esprit rongé d'inquiétude. Pour la première fois depuis plus d'un an, j'ai entendu dehors le vacarme des tramways, la rumeur de la rue, les rires, des voix allemandes. Je me suis endormi, avant que le froid perçant ne me tire du lit à six heures du matin. Je me suis retrouvé de nouveau à la gare, j'ai pris mon mal en patience, je me suis efforcé d'imaginer mon retour au foyer. En Russie, je n'avais jamais eu aucune peine à me le représenter... je remonte à folles enjambées la Possingergasse, je franchis le portail aux battants grinçants, je me précipite vers l'escalier menant aux étages... Il me semblait à présent que cela ne se réaliserait jamais.

J'ai traversé l'Allemagne le temps d'une journée et d'une sombre soirée d'hiver. Les gares où notre train passait n'étaient pas éclairées, seule une lumière bleue solitaire vacillait parfois sur un quai. Des hommes de troupe, d'innombrables réfugiés

compaïent un peu partout. Dans le laci des voies plongé dans la nuit, seuls les contrôleurs de la circulation ferroviaire s'y retrouvaient encore ; je fus saisi d'étonnement lorsque notre train entra en gare de Munich : j'avais une correspondance à y prendre. J'ai traîné mon sac à dos dans un compartiment du train bondé et j'ai somnolé... somnolé... pas un mot ne passait mes lèvres, rien que les bouffées de cigarette dans mes poumons, à titre d'antidote. / À l'abattement moral que je sentais monter en moi s'est bientôt associée une extraordinaire fatigue physique doublée de douleurs articulaires ; l'état de mes pieds écorchés avait encore empiré, je me tournais et me retournais sur ma banquette, de temps à autre mes paupières se fermaient, interrompant le cours de mes pensées. Enfin, à minuit et demi, nous sommes arrivés à Salzbourg. J'ai patienté encore dans l'obscurité de la nuit, grelottant de tous mes membres, j'ai somméillé jusqu'à cinq heures du matin. Le petit jour était maussade et froid. Je me sentais abruti de fatigue. Le vœu que je chérissais depuis des jours et des semaines était sur le point de s'accomplir. Mais je n'arrivais pas à reprendre mes esprits, tout m'était insaisissable.

Notre train est entré en gare de Vienne en milieu de matinée. Encore une gare, Westbahnhof, au terme de cette longue absence elle m'est apparue aussi vaste qu'un opéra. Des souvenirs émergeaient de ma mémoire, disparaissaient, comme toutes choses. Appuyé sur mes béquilles, j'ai fait le reste du chemin à pied. Je suis rentré chez moi en empruntant la Felberstraße. Plus rien ne comptait, hormis que j'étais en vie.

DEPUIS MON DERNIER SÉJOUR

Depuis mon dernier séjour à Vienne, quinze mois s'étaient écoulés. Sur le lent trajet du retour, les vœux que je caressais pour l'avenir avaient pris forme. Ils m'étaient inspirés par les vicissitudes de la guerre. Je voulais pouvoir dormir seul dans une chambre, sans paire de bottes au pied de mon lit, ne plus être contraint de passer des heures dans la neige sous un camion en panne, les mains gelées. Je voulais boire mon café dans la tasse que Hilde m'avait offerte à l'occasion de mon quinzième anniversaire. Et changer de brosse à dents tous les mois. Mais le foyer que nous laissons quand nous partons au front n'est jamais celui que nous retrouverons ; aussi, en dépit de l'accomplissement de mes désirs, ai-je ressenti un certain malaise une fois à la maison.

Maman ne se portait pas précisément bien. Elle pâtissait du froid ; la pluie, le vent, les brouillards, les chutes de neige la mettaient à rude épreuve. Elle devait s'acquitter seule de toutes les tâches ménagères, mais cette surcharge de travail n'était pas pour lui déplaire, m'a-t-il semblé, le labeur ne lui laissant pas le temps de penser. À plusieurs reprises, alors que j'allais lui témoigner ma reconnaissance pour son soutien, elle m'a soufflé : « Il ne m'appartient pas de juger. » / Papa m'a prodigué quantité de conseils, autant d'idées saugrenues qui auront eu le don de me faire bouillir. Il m'a dit qu'il était né

et avait grandi à la mauvaise époque, tandis que j'avais le privilège de vivre ma jeunesse au seuil d'une ère glorieuse. On ne pouvait pas en exiger davantage, et il n'appartenait qu'à moi de faire quelque chose de ma vie.

J'ai vécu les heures passées à la table de la cuisine comme une punition pour avoir survécu. Être contraint de faire à mes parents ces récits, après tout ce temps, tenait également du châtement. Mais naturellement ils étaient en droit d'apprendre ce qui m'était arrivé. Moi-même, j'aurais éprouvé de la déception, si mes parents s'en étaient revenus blessés du conflit et n'avaient pas daigné desserrer les lèvres. Je n'étais cependant pas dans les meilleures dispositions. Toutes mes pensées allaient du reste à mes blessures. Mais ils ne montrèrent pas à ce sujet la moindre compréhension ; papa, surtout. Ses radotages finissaient par me taper sur les nerfs.

Mon père, s'en revenant du lycée, s'était arrêté au point de collecte pour s'acquitter de sa contribution à l'effort de guerre. Le sentiment exaltant d'avoir ainsi apporté sa pierre à l'édifice le portait à me parler de la nécessité de la guerre à la moindre remarque amère de ma part, et à évoquer les bénéfices que nous en retirerions à longue échéance. Ce manque de bon sens m'affligeait. Si l'optimisme dont il faisait preuve était encore à peu près supportable quand j'étais sur le front, sous forme épistolaire, en avoir le spectacle quotidien était une tout autre affaire.

Dès que j'en avais la possibilité, je me retirais dans ma chambre, celle-là même que j'occupais quand j'étais encore au lycée. Depuis ce jour où, voilà plus de cinq ans, au déclin de l'été, j'étais parti pour le service militaire, elle n'avait pour ainsi dire pas changé : les manuels scolaires traînaient encore dans les tiroirs du bureau, et me rappelaient ces années que nul n'aurait le pouvoir de me rendre. J'aurais pu tenter de rattraper un peu de terrain, mais au lieu de cela je suis resté allongé sur mon lit, sans entrain, le cœur en capilotade. Et

les mêmes pensées roulaient sans fin dans ma tête : il est trop tard pour rattraper le temps perdu.

Entreprendre des études de sciences de l'ingénieur ne m'aurait posé aucune difficulté. Il ne m'aurait pas fallu plus de temps que nécessaire pour les mener à leur terme. Je serais aujourd'hui indépendant, je mènerais une vie autonome, et les remontrances de mon père me laisseraient froid. / En Russie, bien souvent, quand les nuages de poussière passaient en cortège sur les campagnes, je me disais : *Tiens, voici mes jours...*

Les photos souvenirs qui tapissaient les murs de l'appartement, dans toutes les pièces ou peu s'en faut, attestaient ma situation exceptionnelle. J'étais en effigie un peu partout. Les images avaient pris part à la vie de famille, moi à la guerre. C'est dans le salon qu'on m'avait réservé la place d'honneur, à côté du portrait de Hilde. Maman assurait qu'elle voulait voir son petit loup dans toutes les pièces. Papa jugeait qu'on pouvait bien lui faire ce plaisir. / À présent, j'ornais également de ma personne les rayonnages de la bibliothèque. Une photo me figurait sur mon lit de douleur dans la Sarre. Une fois encore papa s'était montré magnanime, le cliché était très beau, non, il ne trouvait rien à y redire.

J'eus la surprise de constater que l'asparagus de Hilde était toujours là. Ma sœur était morte depuis sept ans, son asparagus s'épanouissait encore. Et la guitare de Hilde était appuyée contre le mur, sept ans plus tard, aussi muette et désœuvrée que moi-même. Je ne sais rien de plus triste qu'un instrument dont plus personne ne joue. / Quelles étaient les pensées qui occupaient Hilde quand elle jouait de la guitare dans sa chambre de jeune fille ? Était-elle désespérée ? Avait-elle peur ? Dire que je ne le saurai jamais. Pourquoi ne l'ai-je jamais interrogée ? Et pourquoi ne lui aurai-je été d'aucun secours ? Si seulement j'avais eu la présence d'esprit de la questionner. / Le moindre petit objet me déchire le cœur, tout ce qui a appartenu à Hilde et traîne désormais là, misérable et perdu.

Hilde aurait su tirer le meilleur parti de son existence ; tout lui était source de joie, la musique, le plaisir de savourer une bière dans un jardinet d'auberge par une soirée clémente. Presque jusqu'au bout, elle aura su arracher à la vie un peu de beauté. Quant à moi je regarde fixement mes mains vides, je suis blotti au creux de mon lit d'adolescent, je m'apitoie sur mon sort, j'éprouve tout ensemble du repentir, de la souffrance et de la honte. Hilde savait vivre et il lui a fallu mourir. Moi, j'ai le privilège d'être en vie et je ne sais qu'entreprendre de celle-ci. Hilde serait bien mécontente de moi. Mais que puis-je y faire ? Comment changer ce que je suis ?

J'ai déambulé sans fin dans la ville, comme si je n'avais plus ma place nulle part après toutes ces années d'absence. À deux pas de notre immeuble, l'arrêt de tramway était désaffecté. Freiner et redémarrer sans cesse consommait trop de courant. Certains des conducteurs ralentissaient cependant l'allure au niveau de l'ancienne station pour que les passagers, d'un mouvement leste, puissent monter ou descendre en route. Mais ces acrobaties étaient parfaitement exclues avec des béquilles. J'ai suivi les trottoirs en progressant d'un pas clopinant. Il régnait dans les rues une invraisemblable cohue. J'étais encore tout pénétré de la lenteur de l'hôpital militaire, je me faisais l'effet d'être un étranger, un intrus.

Si sortir dans la rue m'était une épreuve, c'est aussi parce que mon bandage en haut de la cuisse ne tenait plus, malgré toutes mes précautions. Je passais mon temps à le rajuster pour qu'il ne glissât pas au niveau de la cheville. Maman m'abandonna finalement l'une de ses jarrettières. Elle me montra comment il convenait de la mettre et éclata d'un rire carillonnant et souverain. Voilà des années que je ne l'avais plus entendue rire ainsi. Un peu plus tard, elle m'a dit qu'elle espérait que je n'étais pas devenu homosexuel dans l'armée ; au reste, il aurait été bon que je me trouve une petite femme. Mais cette jarretière était désormais quelque chose que nous partageons, dans tous les sens du terme, et je savais apprécier à sa juste valeur le rire de maman.

Lors des visites que j'ai rendues à la famille, on m'a gratifié de petites douceurs et de bonnes paroles. Tante Rosa m'a dit : « Garde la tête droite et le verbe haut, ainsi tout ira bien. » De tous mes parents du côté maternel, c'est encore elle qui se montra la plus convenable. Je dus également me farcir une visite de courtoisie chez l'oncle Rudolf. Quand celui-ci m'a dit qu'il s'étonnait que le dénommé Heli Thaler, fils d'un voisin, se répande en jérémiades dans ses lettres, j'ai vu rouge. Au lieu d'écraser mon poing dans la figure de l'oncle Rudolf, je me suis contenté de répliquer : « Il doit bien y avoir une part de vérité là-dedans. » / J'ai fait preuve de la plus vive méfiance envers tous ceux qui, à Vienne, tenaient de grands discours enflammés ou se lamentaient sur leur sort, c'est-à-dire envers à peu près tout le monde. Si l'on devait être rétribué pour chaque phrase ronflante, Vienne serait une ville de millionnaires : « Tout a une fin, même les conflits. » / « Ah, la guerre, sûr que ce n'est pas une partie de plaisir. » / « Le F. est maître de la situation, comme toujours. »

La plus importante de toutes mes visites me conduisit au commandement du district militaire, conformément aux instructions que j'avais reçues. On y entérina mon arrêt de maladie, m'accorda un congé de convalescence de plusieurs mois, mais il ne fallait pas songer à une démobilisation, et l'on m'interdit une nouvelle fois de reprendre mes études. Mon donneur d'ordres préférait attendre. Une fois qu'il vous tient, il ne vous lâche plus si facilement – toute résiliation est impossible. / Je m'en revins cependant chez moi avec au moins une bonne nouvelle pour maman. En raison de ma blessure, on m'avait attribué un « colis du F. » : des tickets de rationnement, un peu d'argent, une bouteille de mousseux. Cette offrande procura à maman un grand soulagement, car il y avait là assez de coupons pour acheter cinq kilos de farine, des légumes secs et de la margarine.

Peu avant Noël, la neige s'est mise à tomber à gros flocons. Par l'entremise d'une amie de Waltraud, ma sœur aînée, j'ai

pu me procurer neuf roses jaunes, moyennant sept reichsmarks. Je me suis rendu en autobus au cimetière de Meidling pour me recueillir sur la tombe de Hilde. Tout était appesanti de neige, seules les allées principales avaient été déblayées. À l'endroit où mon père, en mars 1938, avait grossi d'un fanion supplémentaire la mer de fanions qu'on voyait déjà se déployer là, et versé des larmes sincères, des larmes de joie, j'ai déposé les neuf roses jaunes, allumé une lanterne funéraire et accompli mes prières. C'est tout ce que je pouvais offrir à Hilde. La neige n'en finissait pas de tomber. Depuis toujours, je m'imagine que Hilde est l'ange qui veille sur nous.

On raconte que Dame Holle conduit la cohorte d'esprits qui mène sa folle sarabande sur terre entre Noël et le Nouvel An. Pendant cette période, les portes du royaume des morts sont grandes ouvertes et les défunts reprennent leur place attitrée pour juger les vivants. / Il neige, il neige encore. Et sous les flocons ma sœur qui dort.

Deux jours plus tard, les semelles des souliers et les roues des véhicules avaient changé la neige en une gadoue brunâtre. Le vent chassait encore des toits quelques flocons blancs, ils tombaient avec lenteur sur de vieilles gens, des femmes, des enfants, des infirmes, des soldats. Les rues étaient encombrées de militaires, ce qui ne contribuait pas précisément à amplifier l'amour que je portais à cette ville. Même s'il ne m'était plus absolument nécessaire de m'appuyer sur des béquilles, je les emmenais toujours avec moi pour n'avoir pas à tendre le bras droit à tout bout de champ. / Dans les vitrines, même les mannequins de confection adoptaient désormais une posture martiale, et leur silhouette s'était affinée. Il faut croire que les affaires s'en trouvaient stimulées. Si toutefois on avait encore de la marchandise en rayon.

Je portais mon calot même à la maison ; certes largement rejeté sur la nuque, mais enfin. J'alléguais que cela atténuait mes maux de tête. / Le manteau est un vêtement de transition, le calot réunit les mondes.

Quand je menais des discussions avec papa, je prenais soin de ravalier ma colère. J'étais passé maître dans l'art de contrôler mes nerfs, au sein d'une organisation où avoir une langue trop bien pendue ne vous attire jamais que des ennuis. S'il subsistait encore en moi une parcelle de liberté, on l'avait désormais étouffée ; toute liberté relevait à mes yeux du domaine privé, et celui-ci n'existait plus depuis des années. Les conversations avec papa ? Elles ne revêtaient aucun caractère privé, il n'était pas en notre pouvoir de remonter le cours du temps. Mon père m'a dit : « Nous vivons une grande époque. Nos descendants nous envieront d'avoir eu le privilège de la connaître. » / Soudain, j'ai compris que la plupart des conversations de table, à l'heure du déjeuner, avaient dû tourner autour de ce sujet. Ce fut l'un de ces rares moments où je me suis réjoui, non sans amertume, d'avoir été absent pendant cinq ans. Et même si je m'étais promis de ne plus parler politique, comme j'en avais pourtant l'habitude autrefois, j'ai fait observer à papa que les temps historiques et glorieux dont il nous rebattait les oreilles depuis l'enfance, j'en avais désormais copieusement soupé et par-dessus la tête. Je ne voulais prendre aucune part à un avenir qui se fondait sur de telles prémisses. Mais il est vrai que l'avenir en question avait déjà fait une croix sur moi depuis longtemps.

Papa fut vexé que j'aie eu le front de riposter. Le lendemain matin, il affichait un visage sans expression. Il attendit d'avoir terminé son café pour m'asséner que toute personne lucide ayant connu la dernière guerre et les conséquences de celle-ci se devait de tenir bon la barre. Cette fois, il ne s'agissait pas de flancher. Et du reste on ne flancherait pas. / Puis il s'étendit longuement sur « nos soldats », toujours dans l'intention de minimiser les horreurs que j'avais vécues. Maman désigna du doigt la fenêtre. Un bouvreuil s'était posé sur un pot de fleurs, immobile, le plastron tourné vers nous. Papa ne porta pas plus attention au bouvreuil qu'au geste de maman. Celle-ci tenait en main une cuillère, et papa continuait de discourir.

Ces conversations ne menaient à rien et ne contribuaient au fond qu'à nous miner. Sans même tenir compte de ces différends avec mes parents, le bilan de ma vie était accablant sur le plan des relations humaines. Aussi me suis-je efforcé d'éviter un conflit ouvert. Mais j'ai compris qu'il me serait impossible, là, dans l'appartement de mes parents, d'être pleinement l'homme que j'étais devenu pendant mon absence. Je venais d'échanger l'enfer du front contre l'enfer familial.

Noël approchait. Cette année-là, seuls les ménages avec enfants en bas âge purent encore bénéficier de la carte permettant d'acheter des sapins. C'est dans le calme et le silence les plus parfaits que nous avons réveillé devant un plat de riz au lait aux pommes. La façon la mieux appropriée de célébrer l'événement. Nous eûmes également droit à une alerte aérienne.

Entre Noël et le jour de l'An, nous avons reçu une carte de vœux de mon oncle Johann, le frère aîné de mon père. Du front, je lui avais fait parvenir à plusieurs reprises des paquets de tabac. Il déplorait de n'avoir plus de nouvelles de moi depuis un long moment. Oncle Johann commandait le poste de gendarmerie de Mondsee. À l'hôpital militaire, le capitaine qui occupait le lit voisin du mien m'avait soufflé : « Si tu en as la possibilité, tire-toi à la campagne avec armes et bagages. » J'ai arrêté ma décision à l'instant même où je lisais la carte de vœux, et décidé de suivre ce conseil : j'allais faire retraite dans un monde plus paisible.

Trois tentatives me furent nécessaires avant de parvenir à joindre l'oncle Johann. Serrant le combiné contre mon oreille, je lui ai dit que je ne savais pas ce qui était arrivé à mon lit, mais qu'on s'y enfonçait comme dans du beurre. Et dans le lit de Hilde les ressorts en spirale me meurtrissaient le dos ; j'avais la sensation de dormir sur des choux. Peut-être pourrait-il me procurer un logement à Mondsee. / « Je m'en occupe », répliqua mon oncle. Une conversation téléphonique d'un laconisme saisissant.

À la faveur d'une nouvelle visite médicale, on me donna la permission d'entreprendre ce voyage. On fit figurer l'autorisation sur ma carte d'habillement. Maman se montra ébranlée : « Ainsi tu nous quittes ? Moi qui croyais que tu resterais auprès de moi. » / Lorsque je l'ai vue installée ainsi à la table de la cuisine, maigre, lasse, exténuée par le travail, les cheveux uniformément gris, les mains noueuses et les doigts crochus, je me suis retenu pour ne pas la prendre dans mes bras. Mais je suis resté figé contre l'évier, les yeux posés sur elle, jusqu'à l'instant où elle a cherché mon regard et s'est mise à pleurer. / « Que dois-je répondre si quelqu'un me demande de tes nouvelles ? » a voulu savoir papa. / « Mais rien. Cela ne regarde vraiment personne. Le voyage de maman chez nos parents de Markersdorf ne regardait pas davantage les gens. » / Quelques mois plus tôt, maman était allée rendre visite à des parents résidant en Bohême-Moravie, pour mettre en sûreté des vêtements dont elle n'avait plus l'usage et quelques articles de porcelaine. Dans les journaux, on ne cessait de prodiguer aux Viennois recommandations et consignes d'urgence, on parlait à demi-mot d'attaques d'envergure contre les villes situées au bord du Danube. Et si mes parents au bout du compte ne me firent guère de reproches, c'est sans doute parce que secrètement ils ne se sentaient plus en sécurité à Vienne, eux non plus. / Maman essuya les larmes qui perlaient au coin de ses yeux et répéta : « Et moi qui croyais que tu resterais auprès de moi. » / Papa quant à lui avait retrouvé son éloquence. Il me dit : « Et ne laisse pas les béni-oui-oui te saper le moral. » / Quelques heures plus tard, une autre idée lui vint. Il crut bon d'ajouter, sans doute pour se justifier : « Je tiens à te rappeler qu'au début tu étais également favorable à cette guerre. » / Je ne tenais pas à me laisser entraîner dans de longues discussions, aussi me suis-je contenté de répondre : « Oui, et il n'y a vraiment pas de quoi pavoiser. » / Là-dessus, mon père a gardé le silence pendant deux jours. Grand bien lui fasse.

La jarretière bien en place sous mon uniforme de caporal-chef, une béquille coincée sous l'aisselle, j'ai déambulé dans Vienne et je me suis procuré tout ce à quoi mes cartes de rationnement me donnaient droit : un cardigan, un bonnet de laine, des moufles, des brodequins, des provisions de bouche et une lampe à rayons ultraviolets pour le traitement des nerfs faciaux lésés. On traita une fois encore au nitrate d'argent la plaie que je présentais en haut de la cuisse droite. Puis vint le soir du 31 décembre. Le black-out me gêna tout particulièrement cette nuit-là. Nous nous sommes souhaité mes parents et moi une année meilleure que la précédente, tout en sachant que bien des choses auraient le temps de s'accomplir encore avant qu'elle fût achevée.

Le premier événement en fut mon départ, dès le matin du jour de l'An. Je m'en suis allé précipitamment, pour que la mauvaise conscience que j'avais éprouvée quelques jours plus tôt dans la cuisine n'ébranle pas ma décision. Sur le chemin de la gare, je me suis fendu à contrecœur de quelques saluts militaires, puis j'ai eu le bonheur d'être l'un des premiers à prendre place dans le train qui nous attendait déjà. Je m'étais procuré le coupe-file auquel me donnait droit mon statut de blessé. / Soulagé, je me suis blotti dans un coin du compartiment et j'ai fait celui qui dormait ; là-dessus je me suis assoupi.

À UNE DEMI-HEURE DE TRAIN
DE SALZBOURG

À une demi-heure de train de Salzbourg, mais dans le district du Haut-Danube, la ville de Mondsee s'étend sur les rives du lac du même nom. Au sud, le Drachenwand (« la Paroi du Dragon ») bombe le torse au-dessus des localités de Sankt Lorenz et de Plomberg, sises elles aussi au bord du lac, tandis qu'au sud-est, à l'autre extrémité de l'étendue d'eau, le Schafberg, en cette saison poudré de neige, profile son nez imposant. En raison de la proximité de la chaîne principale des Alpes, le climat de Mondsee est plutôt rude, en dépit de la latitude tempérée. Lorsque ma logeuse est venue me chercher à la gare et s'est aperçue que je grelottais, elle m'a dit : « Ici, entre novembre et avril, on ne quitte pas son manteau d'hiver. » / Bien que singulièrement refroidi par le vent âpre et glacé qui transperçait l'étoffe de ma capote, j'ai répliqué : « En quatre années de guerre, vous pensez bien que j'ai eu le temps de me durcir. » / La femme m'a alors considéré de la tête aux pieds, comme un acheteur de bestiaux aux comices.

Sur le banc de conduite de la carriole reposait une épaisse couverture dont je me suis doublement enveloppé les hanches. Pendant le trajet, j'eus cependant si froid que c'est à peine si je pus mettre pied à terre à l'instant où nous fûmes arrivés. La route m'avait ankylosé et une sensation d'incertitude me retournait les entrailles. J'étais cependant déjà trop fourbu

pour ressentir les choses avec beaucoup d'acuité. Je n'ai ainsi reçu dans les premiers instants qu'une impression très incomplète de la maison devant laquelle nous venions de nous arrêter. C'était une de ces fermes trapues comme on en bâtit dans la région, perchée sur une éminence rocheuse un peu en retrait du bourg, avec des étables attenantes au corps d'habitation. Sous le pignon de la façade s'avancait la potence d'un palan ; un câble muni d'un crochet à son extrémité se balançait devant la lucarne sombre des combles. La potence pointait vers une petite bicoque située de l'autre côté de la route, et que flanquaient un jardin maraîcher et une vaste serre. J'ai fait quelques pas en direction de la serre pour me dégourdir les jambes. Un chien qui était étendu là sur le sol s'est levé d'un bond et m'a aboyé dessus.

D'un ton abrupt, la logeuse m'a enjoint de porter moi-même ma valise. C'est à peine si nous avons échangé quelques mots jusqu'alors ; elle fut la première personne du pays à se parer à mes yeux d'un charme taciturne et fruste auquel allait toute ma sympathie, et dont j'espérais qu'il était largement représenté dans la région. La femme m'a guidé vers une entrée latérale, m'a désigné les cabinets dont j'ai aussitôt fait usage. Ils étaient contigus à la soue des cochons ; on pouvait lier sans plus de façons une conversation avec les bêtes. Là-dessus, nous avons gravi un escalier sombre et raide qui menait vers des ténèbres plus profondes encore ; les marches en étaient si rudes et étroites que je ne les aurais attaquées qu'avec la plus extrême méfiance si j'avais encore été un enfant. Sur le palier de l'étage trônait un seau en fer-blanc que la logeuse esquiva prestement en dépit de l'obscurité. Je l'ai pour ma part renversé, et le soudain vacarme m'a fait sursauter. Il s'en est fallu de peu que je ne m'affale sur le sol. / « Vous ne pouvez pas faire attention ! » a tempêté la logeuse. / « La lumière est mauvaise », ai-je grommelé à titre d'excuse. / Mais il n'en fallut pas davantage pour qu'elle se lance dans une tirade contre « les Viennois ». J'étais déjà bien trop fatigué pour

être aussi surpris que j'aurais dû l'être. / Sur le seuil de la chambre qui m'était destinée, la femme me tendit une clé à panneton longue de dix centimètres et me souhaita une bonne installation.

Le point noir de cette soirée fut le matériel de couchage. *Lit* est un bien grand mot pour désigner le châssis brinquebalant qui sentait de surcroît très mauvais. Il montait des profondeurs du matelas une odeur fade et douceâtre de bête crevée. / La pièce était pourvue d'un poêle qu'on s'était donné la peine d'allumer et que j'avais entendu pousser un soupir à l'instant où j'étais entré. Il fallait se rendre dans la petite salle d'eau exigüe du couloir pour avoir l'eau courante. Pas d'armoire, mais un fauteuil capitonné muni de roulettes. Et une table de petit déjeuner dont la rallonge me ferait office de tablette pour écrire. J'avais en outre suffisamment de poutres et de solives à ma disposition pour y planter des clous où accrocher mes affaires.

La première nuit, j'ai cru périr de froid. Je surveillais constamment le feu, j'ajoutais de temps à autre quelques bûches dans le poêle, mais toute la chaleur partait directement dans le tuyau de tôle mal installé et dans la cheminée. Le chien aboya à plusieurs reprises ; des jappements furibonds qui me glacèrent jusqu'aux moelles. En pareilles circonstances, il arrivait encore que mon corps se mît en état d'alerte maximale en une seconde. Il me fallait alors attendre une demi-heure pour que mon cœur retrouvât sa pulsation normale. Je restais étendu là sans dormir, les yeux grands ouverts, je guettais les souris qui trottaient dans la pièce, je repensais à celle dont j'espérais qu'elle aurait oublié jusqu'à mon existence : la guerre. Elle devait être entièrement accaparée par ses joies terrestres.

Hilde, tourmentée par les quintes de toux et les étouffements, avait souvent toutes les peines à dormir. Je me souviens encore qu'elle me disait : « Quand je n'arrive pas à trouver le sommeil, je m'occupe à coudre des boutons. Alors j'oublie

tout le reste. » / Il était dommage que je n'aie pas de boutons sous la main. / Je me suis levé, me suis emparé de ma capote et m'en suis fait une couverture d'appoint. Puis je suis resté couché là, toujours accablé par cette odeur entêtante dont je n'arrivais pas à percer le mystère.

Depuis très longtemps, j'avais pris l'habitude de me réveiller dans des lieux qui m'étaient inconnus ; aussi, au point du jour, quand j'ouvrais les paupières, je ne savais certes pas où je me trouvais, mais je partais du principe que cela ne tarderait pas à me revenir. Les aboiements si caractéristiques du chien eurent tôt fait de me rappeler que j'étais à Mondsee. Les vitres sales laissaient filtrer une lumière grise.

En cette première journée, je me suis contenté de mener une reconnaissance au bourg et de rendre visite à mon oncle. D'un pas clopinant, je suis descendu au centre-ville. Au bord du lac, pas un soupçon de neige, rien que les tons mornes et désolés de l'hiver. Bienvenue, l'homme en gris ! Mondsee m'est apparu comme une cité charmante cernée de fermes austères et sombres, et dont le centre-ville se composait de maisons bourgeoises aux façades éclatantes et chamarrées, notamment au niveau de la place du marché. Un château trop imposant voisinait avec une église paroissiale démesurée, dont les deux clochers à l'architecture massive étaient pourvus d'une horloge. Les deux cadrans indiquaient chacun une heure différente, ce qui faisait planer sur la petite ville comme une atmosphère dissonante. À main droite, le traditionnel monument aux héros de la guerre. De facture grossière, il n'était extérieurement qu'une masse inerte. Ce qui le rachetait toutefois intérieurement, c'étaient les noms qui y étaient gravés. Dans les années qui venaient de s'écouler, leur nombre avait considérablement augmenté. / Il vous fallait faire de grands détours pour échapper à la fureur des chiens de ferme. / Mais tout bien pesé Mondsee m'est apparu comme un lieu riche de promesses. Il n'était pas isolé du monde et cependant retiré ; ce n'était pas à proprement par-

ler un trou, et pourtant son étendue était modeste et il se trouvait à l'écart des routes militaires. Comme dans tout le Salzkammergut, il régnait là aussi une atmosphère surannée, on y vivait sous cloche à bien des égards, aussi était-ce tout à fait ce qui s'accordait à mes désirs présents.

L'hôtel de ville, vieil édifice de pierre ocre percé de nombreuses fenêtres qui toutes prenaient jour sur l'arrière de la caisse d'épargne, était situé en contrebas de la place du marché. À deux pas de là, de l'autre côté du cimetière, se trouvait l'administration des Eaux et Forêts. C'est là, tout au fond du rez-de-chaussée, que le poste de gendarmerie avait ses bureaux. J'y ai pénétré en empruntant l'entrée principale située côté rue, j'ai suivi un couloir au sol recouvert de linoléum vert bouteille. Il m'a semblé que les locaux auraient eu rudement besoin d'un coup de propre.

J'ai offert à mon oncle une bonne bouteille de vin et deux paquets de cigarettes. Il ne les accepta naturellement qu'en se récriant, mais il avait peine à masquer sa joie. Je ne l'avais pas revu depuis une décennie, ses cheveux étaient désormais grisonnants et il avait forci. Le teint de son visage attestait qu'il était un fumeur invétéré depuis près de quarante ans. Sa toux était rauque et sèche, si violente qu'il s'en étranglait parfois.

Il m'a montré un fort joli calendrier danois qu'ornaient des clichés pornographiques. Il m'a également tendu une photo de nu représentant une amie à lui. Tout cela s'est passé dans son bureau. Là-dessus nous sommes retournés dans la pièce de garde, où nous avons discuté pendant une heure environ. Il a fumé quelques-unes des cigarettes que je lui avais apportées, puis il a posé la bouteille de vin sur la table, à côté d'un quignon de pain et d'un petit pot de saindoux. J'aurais été mieux inspiré de me graisser un peu le palais en prenant une tartine avec lui. Je relevais justement d'un coup de froid, et le vin vous attaquait la gorge comme de l'acide sulfurique. Mon oncle fut surpris de voir les larmes me monter aux yeux, et s'enquit aussitôt de mon moral. Lorsque je lui répondis que

je ne supportais pas le vin, il en fut soulagé. « Nous connaissons des temps meilleurs, assura-t-il. Pour moi non plus, les choses n'ont plus la même saveur. »

Dans cette pièce sombre et enfumée du rez-de-chaussée, il flottait un arôme de vieux dossiers confits dans le goudron. Ici aussi le sol était en linoléum, un peu abîmé et d'une teinte légèrement plus claire derrière la porte et sous le bureau. Un lit escamotable était encastré dans le mur, à toutes fins utiles. Juste au-dessus trônait une affiche en couleurs : *La règle des cinq Q : Qui a tué qui, quand, en quel lieu et par quel moyen ?* / À droite de la règle des cinq Q s'étalait une large tache de sang dont les bords étaient crénelés.

Tandis que je donnais à mon oncle de plus amples nouvelles de mes parents et de mes deux sœurs, je ne parvenais à détacher mon regard de la tache de sang. J'ai dit à mon oncle que Waltraud semblait s'être bien remise de ses troubles pulmonaires ; elle était désormais docteur de l'université et enseignait dans le protectorat de Bohême-Moravie. Inge quant à elle s'était mariée et résidait à Graz. Mon oncle me posa de nombreuses questions sur mes campagnes militaires. Je lui répondis que je n'étais pas mécontent de tourner pour un temps le dos à la Russie, le pays n'étant pas précisément à mon goût. Et la façon dont nous menions cette guerre ne m'enthousiasmait pas davantage ; les gens n'avaient pas idée de la brutalité dont nous faisons preuve... Mais l'oncle m'interrompit et me fit observer que l'essentiel était de tenir bon jusqu'à l'issue triomphale. / Pour que je ne m'étende pas plus avant sur le sujet, il me questionna alors sur l'hôpital militaire. Je lui appris que les infirmières y étaient des diaconesses ; les sœurs jouissaient d'une faveur toute particulière auprès des malades, y compris de ceux qui avaient voué leur âme au diable. Il eut un rire entrecoupé de toussotements et nota qu'une fois de plus les curetons avaient su se ménager une porte de sortie. / « Mon père n'aurait pas dit mieux. » / Mais au fond le constat ne manquait pas de justesse. L'hôpital militaire était

une porte de sortie de la guerre, et je n'étais pas mécontent de l'avoir empruntée. Je rappelai à mon oncle l'adage qui veut que le chemin du pays natal passe par l'hôpital militaire. Il nota : « Vois-tu, il y a en toutes choses une part de vérité. »

Il me demanda si j'étais bien installé. Oui. Si j'avais déjà repéré l'emplacement de la maison du médecin de la commune. Oui. Si j'étais satisfait de ma chambre. Non. Je lui ai expliqué que le tirage du poêle était bien trop faible ; peut-être aurait-il été possible de le chauffer non plus au bois, mais avec des boulets de charbon ; encore fallait-il des bons. / Il me répondit qu'il en faisait son affaire. Si cela pouvait me consoler, les deux hivers passés avaient été plus rudes encore. Je lui fis observer que je les avais passés en Russie. Il eut un hochement de tête pensif. / Je me suis rappelé ces tourmentes de neige qui vous brûlaient les yeux, comme si l'on vous jetait du gravier à pleines poignées, et la crainte qui vous étreignait à l'idée que le Ballistol dont on lubrifiait les fusils pût geler, vous abandonnant là sans défense dans ce désert de glace, démunis, les orteils engourdis de froid, sans rien pour riposter. / Là-bas, deux infirmiers militaires portant un brancard vide marchent d'un pas lourd dans la neige. / Il faisait si froid, en Russie, qu'on aurait pu croire que les hivers étaient l'émanation même des années de guerre, un condensé de l'époque. / Mon oncle s'est saisi d'une nouvelle cigarette, tout en se dégageant les bronches. Ici non plus, la froide saison n'était pas piquée des vers. Il aurait pu m'en raconter de belles... en avril, des stalactites longues de plusieurs mètres festonnaient encore les toits, et il était impossible de sortir en bras de chemise avant le début du mois de juin. / Au moment de nous quitter, il me conseilla de ne pas rester croupir chez moi, sous peine de m'amollir. Il était recommandé tout au contraire de sortir, le bon air ayant des vertus tonifiantes sur le moral. « Promets-moi que tu ne resteras pas cloîtré chez toi », me dit-il. Je le lui promis et m'en fus d'un pas mal assuré.

Dans la maison où je logeais désormais, je gravis les marches

irrégulières de l'escalier et pénétrai dans la chambre glaciale qu'on m'avait attribuée. Dans un dernier réflexe hérité du front, j'ai voulu poser mon fusil, et j'ai sursauté à l'instant où ma main n'a pas trouvé la lanière de cuir sur mon épaule. J'avais les genoux flageolants et j'étais parcouru de tremblements, l'espace d'un instant tout fut comme aboli, le temps, la distance, il n'y avait plus d'entre-deux, plus rien qui pût me protéger. Les souvenirs m'assaillaient par bribes et m'ensevelissaient, j'ai cru étouffer. / Lorsque je revins à moi, je suffoquais encore. Le cœur battant à tout rompre, je me suis assis sur mon lit. Était-ce donc une crise ? J'étais plutôt inquiet. Je n'avais rien connu de pareil. Je ne me souvenais pas d'avoir vécu les assauts avec une telle violence quand j'étais au front ; c'était terrible, mais pas à ce point. / Lorsque je suis parvenu à resituer le visage que je venais d'apercevoir, je me suis senti un peu mieux. C'était le visage de la femme russe chez qui nous logions, cette nuit où le poêle avait explosé. Le toit de chaume s'était aussitôt embrasé ; au dernier moment, j'avais bondi par la fenêtre et j'étais allé me mettre à couvert. Rien ne m'inspire une terreur plus vive que les flammes. / Nous nous sommes retrouvés dehors, certains des camarades sans capote ni vareuse, six hommes plantés là sans leurs bottes. Et la femme n'en finissait pas de pleurnicher. Ma foi, c'était assez triste pour sa cahute, mais après tout nous n'y étions pour rien. Une flamme rouge immense montait solitaire dans l'air glacé, légèrement estompée sur ses bords, comme si elle dégageait de la vapeur. / Je n'ai jamais su le nom de la femme, mais je me rappelle celui du village : Jawkino.

Pour me divertir l'esprit, j'ai chauffé le poêle. J'étais fourbu, ruisselant de transpiration, j'avais la respiration haletante. J'ai tenté de comprendre d'où provenait l'odeur de bête crevée. Le matelas était dans un état déplorable, j'ai senti mon cœur se serrer de nouveau dans ma poitrine et j'ai compris que je ne passerais pas une nuit de plus dans ce caveau. Le souffle court, je suis allé prendre le frais dehors. Après quelque temps, la

logeuse est apparue à son tour sur le seuil de la porte. Elle a fait celle qui ne comprenait pas, m'a assuré qu'elle avait examiné le matelas lorsqu'elle avait préparé la chambre et n'avait alors rien trouvé à y redire. J'ai répliqué que le tirage du poêle était insuffisant, et que je ne pouvais pas passer mes journées à aérer. Elle eut enfin un éclair de lucidité et reconnut que le matelas avait été entreposé jusqu'à mon arrivée dans un débarras où elle n'avait plus mis les pieds depuis des années. Elle pouvait mettre à ma disposition des paillasses en remplacement du matelas. C'était mieux que rien. / J'ai traîné le matelas sur le seuil de la ferme et je l'ai brûlé après l'avoir arrosé d'un peu de pétrole. La bonne à tout faire, une Polonaise, m'a observé, nous avons échangé quelques mots en russe, elle m'a proposé de me cirer les bottes moyennant un reichsmark par semaine ; j'ai accepté l'offre. Puis j'ai nettoyé le châlit avec une vieille éponge et un peu de vinaigre. Je trouvais un peu fort qu'il me fallût accomplir toutes ces tâches. Mais pour vif que fût mon mécontentement, j'éprouvais aussi un certain soulagement à l'idée d'accomplir un travail sans qu'on m'en eût donné l'ordre.

Dans le cagibi sombre attendant à la salle d'eau, j'ai déniché une deuxième chaise que j'ai reconvertie en table de chevet. J'ai planté une dizaine de clous dans les solives du plafond. Puis je me suis installé à côté du poêle pour que l'encre ne gèle pas et je me suis attelé à ma correspondance.

Dans la chambre voisine vivent une Allemande et son petit enfant âgé de quelques semaines à peine. Il n'arrive même pas encore à lever la tête. La femme, native de Darmstadt, a la silhouette élancée, de longs cheveux châtain, le maintien très droit ; elle est mariée à un soldat originaire de Vöcklabruck.

Le lendemain de mon arrivée, la fille de Darmstadt fut appelée à Linz pour rendre une dernière visite à son époux. J'appris que celui-ci devait quitter la caserne pour rejoindre

son détachement sur le front. Elle laissa tout en plan, prit l'enfant avec elle, partit pour Linz et s'en revint dans la nuit du mercredi au jeudi, alors que j'étais déjà couché. Le jeudi midi, alors qu'elle achevait de préparer son déjeuner, un pli exprès est arrivé, qui la rappelait à Linz. Le départ de son mari venait d'être différé. Je l'ai entendue pleurer dans la pièce d'à côté. Un peu plus tard, je l'ai croisée dans le couloir de l'étage. Il y régnait une atmosphère oppressante, en raison du plafond très bas, et parce que la lumière du jour n'y perçait que dans la cage d'escalier ou à la faveur d'une porte laissée ouverte. / La fille de Darmstadt m'a dit qu'elle devait prendre le train, et qu'un furoncle apparu à la main droite la gênait dans ses mouvements. Aussi l'ai-je aidée à emmitoufler chaudement l'enfant. Elle m'a prié d'ouvrir de temps à autre la porte de sa chambre. Lors de sa dernière absence, à Noël, il avait fait si froid dans la pièce que tout avait gelé : l'eau, le lait, et jusqu'aux pommes de terre qu'elle avait pourtant pris soin de recouvrir. / Elle avait calfeutré le cageot de pommes de terre avec une couverture et des sacs en toile de jute. / À son retour, le dimanche suivant, elle était malade ; un rhume qu'elle soigna avec des compresses et une bouillotte. J'appris également de la bouche de ma logeuse que la fille de Darmstadt souffrait de « pertes », un mal qu'elle traînait depuis un moment et qui la contraignait à rendre visite une fois par semaine au « médecin-chef Bernhardt », à Salzbourg. Elle ne pouvait se prononcer sur l'origine des pertes en question. Un coup de froid, qui sait. Ou peut-être que les visites à Linz étaient arrivées trop tôt, ou que les étreintes y avaient été trop fougueuses. La logeuse eut un petit rire venimeux et ajouta après un instant de réflexion : « Mais enfin, ce n'est rien en comparaison de la déchirure du périnée. » / Grommellements gênés de ma part. / « Le médecin-chef Bernhardt estime qu'il n'y a pas d'opération possible à cet endroit-là, mais il la traite tout de même une fois par semaine. Des douleurs à hurler. Et de toute façon il faut que ça se remette en place tout seul. »

Les comptes rendus de ma logeuse me laissaient désespéré. La guerre constituait à la vérité mon seul horizon. J'avais désappris tout le reste. Il vous suffit de vous retrouver de nouveau parmi des personnes normales pour mesurer à quel point votre propre nature s'est déformée.

Les jours se passaient en interminables allées et venues. J'obtins en premier lieu ma carte de charbon, ce qui entraîna toute une série d'achats. Je réservai un peu de temps pour m'inscrire auprès des services de police, passer à l'agence de délivrance des bons d'alimentation, faire l'acquisition d'un poste de radio (d'occasion), déclarer aux autorités ladite radio, là encore sur présentation d'un certificat. En cette cinquième année de guerre, l'Allemagne pouvait s'enorgueillir d'un appareil bureaucratique unique au monde, et aussi effréné que paralysant. La mobilisation totale était par-dessus tout une aubaine pour les autorités, rien de plus. Où que je m'adresse, on s'empressait de me demander certificat de bonne vie et mœurs, papiers militaires et attestations médicales. Je pouvais m'estimer heureux que le boulanger consentît à me vendre du pain sans exiger ces papiers. / Je fis quelques provisions de bouche. Voilà des années que je n'avais plus fait mes emplettes comme tout un chacun. J'étais habitué depuis des lustres à ce qu'on pourvoie à tout pour moi. Et quand le ravitaillement avait des ratés, on réquisitionnait. Entrer dans une boutique, y acheter des articles, les régler, voilà qui était à mes yeux l'incarnation de la normalité.

Ma blessure à la cuisse était à soi seule un roman. À l'hôpital militaire, on m'avait enseigné comment il convenait de la soigner : passer de la pommade, changer le pansement régulièrement, consulter le médecin une fois par semaine afin qu'il brûle l'excédent de chair. Il me semblait parfois que le lit de la plaie se desséchait. Puis la blessure se remettait à suinter, au point que le bandage et mon pantalon en étaient imbibés. Et, à côté de la blessure, je voyais apparaître pour chaque furoncle guéri un nouveau furoncle, à cause de l'onguent vési-

catoire. / Ma logeuse me recommanda de rendre visite à un guérisseur de Bad Aussee, lequel usait de plantes médicinales. Mon oncle préconisait quant à lui des injections de sang de mouton. / Le moindre geste maladroit m'occasionnait des douleurs infernales, tout se mettait à tourner sous mes yeux. Je souffrais de fréquents maux de tête, au point qu'il me fallait m'étendre après avoir absorbé une poudre analgésique. Pendant des heures, la sensation d'avoir la tête sous l'eau. Un peu de chaleur aurait soulagé mes douleurs à la tête et à la jambe, mais il m'aurait fallu pour cela une chambre douillette. Or c'était tout le contraire. La lampe à rayons ultraviolets devant laquelle je m'installais régulièrement était loin d'être suffisante. / J'ai expliqué au médecin de la commune que je gardais des séquelles de ma fracture de la mâchoire et que j'avais des problèmes de mastication. Il jugea plus prudent de laisser faire la nature et de ne pas y toucher. / Mon état général n'était pas précisément au beau fixe. Rien de tel que des problèmes de santé pour vous pourrir la vie.

J'ai rapproché le lit du poêle. Quand je lisais, le soir venu, je portais des mitaines. Et toutes les nuits je me recouvrais de ma capote comme d'une seconde couverture, ainsi que j'avais pris l'habitude de le faire dans la cabine de mon camion, dans les blockhaus, sous la tente. Et j'entendais la paille craquer sous moi. / Quand une stalactite tombait de l'arête du toit et se brisait net sur le sol, je sursautais.

C'est peu dire que j'étais en fonds. Depuis l'invasion de la Tchécoslovaquie par les troupes allemandes, j'avais déjà mené quatre campagnes et n'avais dépensé qu'une maigre partie de ma solde. J'avais également conservé toutes mes primes. L'argent permet assurément de s'offrir une vie meilleure, aussi me suis-je empressé d'aller présenter mes civilités au responsable de la section locale du Parti, et, ne manquant pas d'évoquer les impérieuses nécessités de l'heure, lui ai-je parlé santé du peuple et accomplissement de soi-même. L'homme n'en revenait pas ! Résultat : il m'octroya une sala-

mandre en fonte. / Ma logeuse fulmina, me demanda quelle mouche m'avait piqué, se plaignit du grand désordre que je mettais chez elle. Une grossièreté aussi fièrement assumée avait quelque chose de presque intéressant. / Enfin, non sans avoir protesté encore, elle finit par se ranger à mes raisons, au motif qu'elle avait bon cœur. En vérité, elle avait compris elle-même que la salamandre rehaussait la valeur de sa chambre, de surcroît sans qu'il lui fallût déboursier un sou. Et comme je ne croyais pas pour ma part que l'argent conserverait sa valeur, je passai aussi commande d'un lit. Le menuisier se mit aussitôt à l'ouvrage. Un matelas en crin végétal me fut également promis. En attendant je dormais sur des paillasses, ce qui n'allait pas sans désagréments. Mais l'oncle Johann s'étant fait mon porte-parole auprès des gens, je pouvais être certain de compter sur leur bonne volonté.

Quand le bulletin météo annonçait la température, je tendais l'oreille. Par chance, elle n'était pas encore assez basse pour faire du patin à glace ; seules les vasques des fontaines et les flaques étaient gelées.

Le volet administratif de mon installation à Mondsee prenait fin. Le destin ayant fait de moi un oisif, j'entrepris des promenades. Mon séjour à l'hôpital militaire et les longues heures de marche avec des béquilles m'avaient figé la démarche, je me sentais aussi rigide que les feuilles mortes gelées que j'entendais crisser sous mes bottes. Il n'y avait toujours pas de neige ; seules quelques plaques de glace, dans les sillons des chemins et sur les prairies marécageuses, bigarraient ici et là le paysage. / En milieu de matinée, le hurlement des sirènes et le grondement des formations aériennes traversant le ciel ponctuèrent mes promenades. Dès la naissance du jour, les escadrons de l'aviation américaine décollaient de leurs bases en Sicile et mettaient le cap sur les villes situées au sud de l'Altreich. Aux environs de dix heures, la plupart du temps, ils survolaient la chaîne principale des Alpes. Je me tenais sur l'un des pontons qui bordaient le lac, fourbu, je mangeais

les sandwiches que j'avais emportés, je prêtais l'oreille à ce vacarme peuplé de mille voix. Et les escadrons passaient. Je reprenais alors ma marche, aveuglé par un soleil bas, encore étonné de me retrouver là à bientôt vingt-quatre ans, en vie, la carcasse intacte, avec des pensées et des sentiments qui n'appartenaient qu'à moi seul. Sur les bords du lac de Mondsee. Au pied du Drachenwand. Quelques nappes de brume s'attardaient sur les eaux d'un gris foncé.

Par une journée de la mi-janvier, j'ai appliqué un peu trop à la lettre les conseils de mon oncle, qui m'avait recommandé de prendre l'air pour me remonter le moral. À Sankt Lorenz, sur la rive ouest du lac, j'ai ressenti des douleurs à la jambe, et le froid s'est frayé peu à peu un passage à travers l'étoffe de mes gants. J'aurais dû rebrousser chemin bien plus tôt. Il faisait trop froid pour m'asseoir sur une souche d'arbre le temps de me remettre, aussi me suis-je rendu à l'auberge à l'enseigne du Drachenwand pour y reposer mes jambes.

Plusieurs hommes se tenaient au comptoir. Le patron était installé à la table la plus proche de l'entrée et rédigeait une lettre. Je m'apprêtais à m'asseoir lorsqu'il me revint à la mémoire que mon oncle m'avait déjà parlé de l'auberge ; le précédent propriétaire de celle-ci, un certain Lanner, avait eu la tête coupée un an et demi plus tôt, au cœur de l'été, pour abattage clandestin, en même temps que son fils, lequel portait le même prénom que lui : Anton et Anton. La petite histoire de cet établissement me jeta dans un certain trouble, mais je n'en demandai pas moins au patron s'il consentait à me céder des tickets de rationnement. À mon grand soulagement il me répondit que oui. C'était partout la même comédie : on répondait toujours par l'affirmative à votre question. Là-dessus il vous fallait trouver la personne qui vous donnerait les coupons, naturellement contre rétribution. Et l'on vous servait alors un repas. On ne voyait jamais la couleur des coupons, qu'il aurait de toute façon fallu restituer au patron. L'essentiel était qu'au bout du compte on vous servît, même

sans tickets, et moyennant une somme exagérée. Mais quelle importance ? Ce n'est pas d'argent que je manquais le plus.

Un vieux paysan qui se tenait au comptoir est venu à moi et m'a raconté que dans le Waldviertel il y avait déjà une épaisse couche de neige, comme du reste dans certains cantons haut perchés de l'Innviertel. Les gens pouvaient y transporter en schlitte leurs charretées de bois. Lui-même devait accomplir toutes sortes de déplacements, mais il n'y avait pas de piste. Enfin, il ne restait plus qu'à espérer que le mois de février se montrerait à la hauteur. / Quand l'homme employa l'expression « se montrer à la hauteur », un frisson me parcourut l'échine. Papa m'avait dit et répété que c'était précisément ce qu'on attendait de moi : je devais montrer de quel bois j'étais fait. Je m'étais efforcé d'être à la hauteur des attentes, de me montrer digne de mon pays, de mes ancêtres, de l'histoire. Mais qu'était au fond l'histoire ? D'où venait-elle, où allait-elle ? Pourquoi n'était-ce pas à elle, l'histoire, de se montrer digne de moi ? Pourquoi n'était-ce jamais aux autres de se montrer à la hauteur ? Et pourquoi fallait-il passer son temps à *faire ses preuves* ?

L'humeur maussade, j'ai enfourné mes *knödel* rissolés à la poêle en faisant passer le tout avec quelques gorgées de bière. J'ai tendu au gargotier la somme qu'il exigeait et je suis ressorti. Le soleil venait de tenter une percée, j'ai gardé mon cache-col encore quelques instants dans ma main et j'ai offert ma nuque aux rayons du soleil.

Vers la fin du repas, j'avais entendu une locomotive siffler dans le lointain, aussi était-il peu probable qu'un train arrivât à Mondsee avant un bon moment. Je me suis pourtant mis en route, la silhouette clopinante, la cuisse toujours endolorie, vers la petite gare de Sankt Lorenz. J'y fus bientôt pris dans un assez grand attroupement. Il y avait là un groupe de toutes jeunes filles âgées de douze, treize ans, qu'accompagnaient deux personnes adultes. Les écolières, bien proprettes, étaient vêtues de toilettes impeccables et arboraient de jolies coif-

fures ; il était évident qu'elles n'avaient quitté leur foyer que le matin même. Lorsqu'elles me dirent qu'elles étaient élèves du groupe scolaire de la Zinckgasse, derrière la gare de l'Ouest, mon cœur manqua de s'arrêter, car ces jeunes filles étaient originaires de la même circonscription de Vienne que moi, et cependant aucun visage ne m'était familier. J'y ai pourtant regardé à deux fois : toutes ces figures joviales, remplies d'attente et à dire vrai également un peu émaciées, m'étaient parfaitement inconnues. Les jeunes filles devaient être encore des fillettes âgées de huit ans environ à l'époque où il m'avait fallu quitter Vienne. J'ai ressenti avec une force que je n'avais jamais connue encore toute la tristesse de mon existence ; je n'ai pas pu soutenir ce spectacle et je me suis détourné comme si quelque chose avait retenu mon attention.

Des marmots du village chargèrent valises et sacs à dos sur des charrettes à bras. Les jeunes filles paraissaient lasses, elles se frottaient les yeux de temps à autre au spectacle de l'imposante paroi rocheuse qui dressait sa haute et rude silhouette au-dessus du village. Puis l'institutrice lança à ses élèves : « Mettez vos bonnets ! » Les gamins saisirent les bras des charrettes et se mirent à tirer, deux écolières poussant la caisse de chacune d'elles. Les autres filles suivaient en rang, deux par deux, au petit trot plutôt qu'au pas cadencé, formant un maigre troupeau de bêtes effarées. Elles s'en allèrent ainsi, faisant route vers Schwarzindien (« les Indes Noires »), tout au bord du lac. Au moment de traverser les voies, un sac à dos dégringola de l'une des charrettes. Les roues des petites voitures à bras faisaient craqueler les flaques gelées. J'ai entendu une des filles s'exclamer : « Ce serait moins triste, s'il y avait de la neige ! »

TANDIS QU'ON INSTALLAIT LE NOUVEAU POÊLE

Tandis qu'on installait le nouveau poêle, j'ai tenu ma correspondance. L'après-midi, j'ai peint au bronze d'aluminium le tuyau d'évacuation (on l'avait également remplacé). Après la dernière couche, il répandait dans la pièce une odeur désagréable, mais qui se dissipait au bout de quelques jours. Une fois que j'ai eu chauffé le poêle pour la première fois, je me suis couché sur le lit et j'ai laissé s'épanouir sur mes lèvres un sourire de triomphe. Il me semblait que pour la première fois depuis cinq ans je venais de réussir quelque chose.

Dans ma chambre, je marchais désormais toute la journée nu-pieds. Je pouvais me le permettre, ne recevant de toute façon aucune visite, ce qui m'allait très bien. Au point du jour, je ne voyais plus de nuages de buée s'échapper de ma bouche, ce qui m'allait également très bien. La pièce ne correspondait certes pas à l'idéal domestique que chaque être porte en lui. Mais enfin c'était à peu près supportable. Et, en dépit de toutes les difficultés, je me réjouissais de posséder un lieu à moi, et que je n'avais jamais à partager qu'avec les souris. Tous les matins, je retrouvais des morceaux de pain dûment grignotés. / Je me préparais chaque jour des tartines grillées. Je posais les tranches de pain sur la plaque du poêle, les grillais ou pour mieux dire les brûlais à demi de chaque côté avant de les tartiner de beurre ou de confiture et de m'en délecter.

Quand les tartines étaient encore chaudes, j'étais capable d'en dévorer par douzaines.

Il me fut enfin possible d'avoir de l'eau chaude à ma suffisance. Si cela n'avait tenu qu'à moi, je me serais lavé chaque jour de la tête aux pieds. Sur mon gant de toilette, présent publicitaire d'un magasin de blanc de la Thaliastraße, les mots *Reviens-nous vite !* étaient brodés à la main. Je possédais le gant de toilette depuis ma prime jeunesse ; en permission, je m'étais toujours dit qu'aussi longtemps que je posséderais ce gant, je serais certain de rentrer au pays.

Les bienfaits du nouveau poêle ne tardèrent pas à se faire sentir également sur mon corps. Je repris du poids peu à peu, et la tension qui habitait mes muscles et me mettait parfois au supplice pendant des semaines entières sur le front se relâcha petit à petit. Il était devenu très rare que des crampes au mollet me réveillent en pleine nuit. Mais ma capacité de concentration restait à peu près nulle, je me sentais comme calciné, et jamais je n'avais eu besoin d'autant de sommeil. Quand il m'arrivait de compulsiver le manuel du technicien en électrotechnique que j'avais rapporté de Vienne et d'en lire quelques passages, je n'en retenais à peu près rien.

Et pourtant j'avais surmonté le pire ; je me sentais renaître lentement à la vie. Muni d'une bouteille de vin que j'avais glissée dans la poche de mon manteau, je suis sorti dans le froid perçant et me suis rendu chez le responsable de la section locale du Parti afin de le remercier de m'avoir attribué le nouveau poêle. Je lui ai dit qu'aussi étrange que cela puisse paraître, ce poêle représentait à mes yeux une parcelle de liberté extérieure. Il en a ri de bon cœur. C'était un homme de haute stature, très charpenté, âgé d'environ quarante-cinq ans, dentiste dans le civil et d'un naturel complaisant. Il refusa cependant tout net la bouteille de vin que je lui apportais. Sa secrétaire étant la pire commère de tout le canton, il préférait ne pas donner l'impression qu'il accordait des faveurs à tel ou tel. / Nous échangeâmes quelques phrases sur mon état

ARNO GEIGER

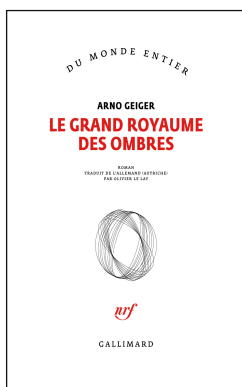
LE GRAND ROYAUME DES OMBRES

Au mitan de la Seconde Guerre mondiale, auprès du lac autrichien de Mondsee, le jeune soldat viennois Veit Kolbe goûte quelques mois de convalescence. Au cœur de ce paysage alpin qui ferait presque oublier les combats, et grâce à l'amitié qu'il tisse avec sa voisine Margot, les forces lui reviennent.

Mais la menace rôde comme une ombre et peut s'abattre de la façon la moins attendue. Dans le camp pour jeunes filles évacuées installé au bord du lac, une adolescente disparaît soudainement, mettant la petite communauté en émoi, tandis que les échos de la guerre, qui paraissaient pourtant lointains, se font plus réguliers et inquiétants.

Tissant ensemble les voix de personnages complexes et attachants auxquels il est difficile de ne pas s'identifier, Arno Geiger nous révèle leur quotidien à mesure que la défaite approche. Roman à la fois sensible et épique, intimiste et historique, *Le grand royaume des ombres* brosse subtilement le vaste portrait d'une société sur le point de vaciller et nous montre comment la vie, même dans les moments les plus terribles, peut laisser éclore une forme de douceur.

Arno Geiger, né en 1968 à Bregenz, est aujourd'hui l'un des écrivains germanophones les plus lus dans le monde. Tout va bien (« Du monde entier », 2008) a reçu en Allemagne le prix du meilleur roman Deutscher Buchpreis et, en 2018, l'auteur a été lauréat du très prestigieux prix Joseph Breitbach, pour l'ensemble de son œuvre. De lui, les Éditions Gallimard ont également publié Tout sur Sally (2015) et Autoportrait à l'hippopotame (2017).



Le grand royaume des ombres
Arno Geiger

Cette édition électronique du livre
Le grand royaume des ombres d'Arno Geiger
a été réalisée le 27 juin 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072787720 - Numéro d'édition : 333114).
Code Sodis : N96515 - ISBN : 9782072787737.
Numéro d'édition : 333115.